

Le lièvre aux yeux d'ambre

La mémoire retrouvée de Edmund de Waal. Traduit de l'anglais
par Marina Boraso, Albin Michel, 415 p.

Sherry Simon

Numéro 237, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64095ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Simon, S. (2011). Compte rendu de [Le lièvre aux yeux d'ambre / *La mémoire retrouvée* de Edmund de Waal. Traduit de l'anglais par Marina Boraso, Albin Michel, 415 p.] *Spirale*, (237), 59–60.

Un épisode d'*Alef-Thau* — cet enfant-tronc, imaginé en collaboration avec Arno, qui doit reconstituer son corps au fil d'un long périple initiatique — me semble particulièrement emblématique de cette volonté de libérer et d'exalter les pouvoirs de l'imagination créatrice qui anime toute l'œuvre de Jodorowsky. Le héros s'y voit confier la mission de rapporter « l'œil d'or » de la « *Tour Dieu* » où l'intelligence des Voulfs (une race mi-humaine, mi-animale) a été enfermée, afin de les rendre à eux-mêmes. L'extirpant, à l'aide d'un gnome, de la tête d'un ver géant tout droit sorti de

Dune (Jodo avait longtemps rêvé de faire un film de ce roman de science-fiction mystique qui s'accordait bien à son propre univers), Alef-Thau voit le monstre se transformer en chrysalide d'où sort le papillon qui le ramènera à bon port. On reconnaît là le schéma des contes, qui est aussi celui des mythes : toujours il s'agit d'aller en quête d'un objet perdu (toison d'or, graal, pierre philosophale...) placé sous la garde de quelque dragon qu'on ne peut défaire qu'en y reconnaissant la projection de sa propre monstruosité intérieure et extraire des boues de l'inconscient dont on se sera ainsi fait

un allié « l'or philosophique » qui y sommeillait. Plus concrètement encore, j'y vois pour ma part un appel à libérer la pensée « magique » ou symbolique de la Tour de fer de la Raison où le dogme scientifique l'a enfermée, afin de briser l'enchantement positiviste qui paralyse les énergies de l'âme et reconstituer l'intégrité de notre corps spirituel mutilé. L'Œil d'Or de l'Imagination Créatrice pourra alors de nouveau briller et nourrir l'être tout entier de son feu, comme celui que Jodo, en conclusion d'*Alef-Thau*, fait scintiller au sommet de la houlette de son Maître Magicien.



Le lièvre aux yeux d'ambre

PAR SHERRY SIMON

LA MÉMOIRE RETROUVÉE de Edmund de Waal

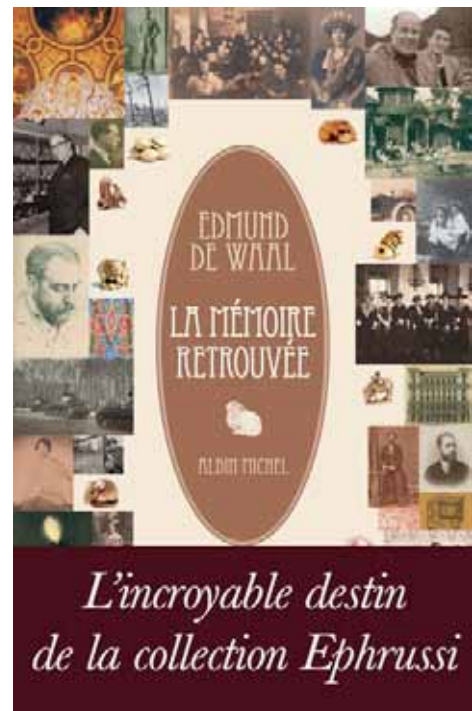
Traduit de l'anglais par Marina Boraso, Albin Michel, 415 p.

Cela commence avec une collection de netsuke japonais : 264 objets sculptés en ivoire qui tiennent dans la paume de la main. D'un pouce de longueur, représentant des animaux ou des humains, ils servaient d'attache à la ceinture du kimono masculin. Les plus prisés sont les netsuke qui datent d'avant l'arrivée du commodore Perry au Japon en 1854, témoins d'une époque où l'artisan pouvait passer des mois, voire des années, à sculpter son petit objet à la perfection, la rondeur des contours, l'expression du visage. Quand le Japon est dévalisé à la fin du XIX^e siècle par les marchands d'art, les netsuke occupent une place de choix parmi le butin. Ils partent dans des caisses remplies de *japonaiseries* à destination de Paris — où ils font partie des collections les plus raffinées.

Le point de départ du récit d'Edmund de Waal est donc l'acquisition vers 1875 de cette collection de netsuke par son

arrière grand-oncle Charles Ephrussi. Ce n'est que le premier épisode dans la suite de déplacements de la collection et à partir desquels de Waal raconte l'histoire de sa famille. Ce choix de perspective — suivre l'itinéraire d'une collection d'œuvres d'art japonais au cours des XIX^e et XX^e siècles — donnera lieu à une histoire singulière. De Waal, avant d'être un écrivain, est d'abord un céramiste et ce récit sera tout autant une histoire de sensations qu'une évocation des drames et tragédies du XX^e siècle.

Comment raconter une histoire — vraie — composée des éléments les plus fabuleux qui soient ? D'abord, une famille riche : les Ephrussi d'Odessa, qui ont fait fortune dans le blé ukrainien et qui au cours du XIX^e siècle ont déménagé entreprise et



famille vers l'ouest, investissant le secteur bancaire et établissant des antennes à Vienne et à Paris. Une famille juive qui, avec les Rothschild, les Camondo, les Cernuschi, accumulera et

exposera des signes d'opulence, en construisant, par exemple, des hôtels particuliers autour du parc Monceau à Paris. Les hommes d'affaires céderont le pas aux esthètes et aux collectionneurs : Moïse Camondo se spécialise dans le mobilier français du XVIII^e siècle, Charles Ephrussi circule dans les milieux artistiques — servant de modèle, du moins en partie, au Charles Swann de Proust et consacrant sa vie (et sa fortune) à l'art. De Waal découvre dans son grand-oncle un homme intelligent et sensible, un historien de l'art sérieux (auteur d'une étude importante sur le peintre Dürer et rédacteur en chef de la *Gazette*) et un mécène, mais il demeure d'abord circonspect face à cet homme qui, au départ, accumule des objets éclectiques et clinquants. Il découvre peu à peu en lui un fin connaisseur de l'art, l'un des premiers à apprécier l'impressionnisme. De Waal voit un rapport étroit entre la passion pour les japonaiseries et le goût nouveau pour les peintres impressionnistes. L'art japonais, dans le milieu parisien de la fin du XIX^e siècle a surtout été l'affaire du toucher : textures inconnues, façons inédites d'appréhender les choses — bronzes, laques, broderies. Les objets venus du Japon évoquent des sensations qui ne perdent jamais leur fraîcheur et rappellent un lieu où l'art jaillit de la vie quotidienne et « où toute chose s'inscrit dans le rêve mouvant d'une inépuisable beauté ». Manet, Renoir et Degas sont de grands collectionneurs d'estampes japonaises. « Des fragments insignifiants de la réalité — un colporteur qui se gratte la tête, une femme avec son enfant en pleurs, un chien qui s'éloigne vers la gauche — sont investis d'autant de sens que la haute montagne qui se dresse à l'horizon. Comme dans l'univers des netsukes, la vie quotidienne se déroule dans toute sa spontanéité. » Charles est l'un des premiers collectionneurs d'œuvres impressionnistes, toiles et pastels de Morisot, Cassatt, Degas, Manet, Monet, Sisley, Pissarro et Renoir. Ami des peintres, il est aussi mécène et achète à Manet une toile représentant une botte d'asperges en 1880, à une somme supérieure à celle réclamée. La semaine suivante, Manet lui envoie en cadeau une petite toile où figure une seule asperge, avec le message suivant : « je crois que celle-ci a glissé de la botte ». Proust donnera une version remaniée de l'épisode dans la *Recherche*. Il dédiera par ailleurs

la préface de sa traduction de la *Bible d'Amiens* de Ruskin à « M. Charles Ephrussi, toujours si bon envers moi ».

Mais l'affaire Dreyfus aura un impact redoutable dans le milieu de la peinture impressionniste. Degas, Cézanne et Renoir seront des antidreyfusards farouches et couperont leurs relations avec Ephrussi. De Waal admet qu'il est étonné par la place que prendra l'antisémitisme français dans le récit qu'il est en train de reconstituer. La vie des Ephrussi baignera désormais dans une atmosphère de soupçon — et ce moment correspond au déplacement de la collection de Paris à Vienne. Charles décide de donner la collection à son cousin Viktor en cadeau de mariage.

Deuxième lieu de séjour de la collection : le boudoir de l'arrière-grand-mère Emmy von Ephrussi à Vienne, où la collection sera surtout fréquentée par les enfants de la famille, au moment où leur mère leur raconte des histoires. L'emplacement des netsuke change, donc, la manière dont ces objets sont regardés et manipulés. L'épisode viennois se termine par l'Anschluss et l'occupation du palais par les nazis. La collection aura une nouvelle vie après la guerre dans le salon du grand-oncle du narrateur, Iggie, à Tokyo, dans les années 1970. Le retour de la collection au Japon n'est pas le seul aspect inattendu de cette saga. On découvre entre autres que le narrateur, l'un des céramistes les plus en vue en Europe aujourd'hui, a fait plusieurs séjours au Japon pour étudier avec des maîtres-céramistes japonais, et que c'est au cours de son premier séjour dans les années 1970 qu'il apprend à bien connaître son grand-oncle Iggie. Celui-ci s'est établi au Japon à la fin des années 1940 — troquant l'Europe détruite pour un Japon en ruines. C'est dans le salon d'Iggie que trône la vitrine de netsuke, miraculeusement rescapés du pillage du palais Ephrussi par les nazis grâce aux bons soins de la servante Anna qui, sous le nez des occupants, les subtilise, trois ou quatre à la fois, pour les garder jusqu'à la fin de la guerre sous son matelas.

Ma présentation des faits peut donner une idée du caractère épique de cette saga familiale, mais ne rend nullement compte de la texture de l'ouvrage. Profondément empreint de l'esthétique japonaise, de

Waal sait procéder avec lenteur. C'est l'aspect le plus frappant, le plus émouvant du récit — sa capacité à lier les bouleversements de l'histoire à la temporalité du quotidien. Il fait appel aux sens, surtout au toucher. On n'oublie jamais que le narrateur est céramiste. Sa discussion des vitrines, par exemple, le rappelle : en quoi la vitrine enferme-t-elle l'objet, ou au contraire invite-t-elle à le saisir ? Une vitrine n'est pas un cadre ni un présentoir de musée. Elle est destinée à être ouverte. Les netsuke vivent maintenant dans une vitrine dans la maison anglaise d'Edmund de Waal et ce sont ses enfants à lui qui jouissent de la liberté d'ouvrir les tiroirs et de manipuler les netsuke. Ces descendants de la famille Ephrussi sont maintenant des protestants, convertis depuis deux générations, le père d'Edmund ayant gravi les rangs de l'Église d'Angleterre pour devenir Dean of Canterbury. C'est sa grand-mère Elizabeth qui a sauvé Viktor et sa femme des nazis, mais Emma s'est donné la mort peu après. Viktor a fini sa vie comme réfugié en Angleterre, ayant perdu toute sa fortune, ses œuvres d'art et sa magnifique bibliothèque.

De la fabuleuse richesse d'une famille juive et russe, parisienne et viennoise, il ne reste que la collection de netsuke — une collection qui représente non pas la solidité d'un passé reconquis, mais plutôt la capacité qu'ont les objets d'interagir avec le présent. De Waal a reçu les netsuke en héritage de son grand-oncle Iggie, décédé à Tokyo en 1994. Cette collection est bien entendue japonaise, mais elle n'est pas que cela — elle s'est enrichie de tous les lieux où elle a séjourné et des réalités qu'elle a partagées. Le titre original du livre, *The Hare with Amber Eyes*, rend clairement l'importance de chaque objet individuel (le lièvre évoqué ici étant particulièrement aimé de l'auteur et voyageant souvent avec lui dans la poche de ses manteaux) et les pouvoirs d'imagination qu'il active, alors que le titre français, *La mémoire retrouvée*, mise trop sur les fréquentations proustiennes de Charles Ephrussi. En décrivant l'aura que dégage un objet, de Waal parle de la manière dont il « déplace autour de lui un fragment du monde ». Ce livre rend admirablement les déplacements que les netsuke continuent d'effectuer par leur simple existence, les multiples fragments du monde qui ne cessent de résonner dans ces figures fragiles, humaines.